SIGNER David. — *Économie de la sorcellerie*

Dijon-Paris, Les presses du réel, 2017, 547 p., bibl.

André Mary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/23256>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.23256
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018
Pagination : 1069-1074
ISBN : 978-2-7132-2743-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

André Mary, « SIGNER David. — *Économie de la sorcellerie* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 231-232 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 02 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/23256> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.23256>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mars 2021.

© Cahiers d'Études africaines

SIGNER David. — *Économie de la sorcellerie*

Dijon-Paris, Les presses du réel, 2017, 547 p., bibl.

André Mary

RÉFÉRENCE

SIGNER David. — *Économie de la sorcellerie*. Dijon-Paris, Les presses du réel, 2017, 547 p., bibl.

- 1 Cette édition française d'un travail publié initialement en 1999 dans le cadre du Centre suisse de recherches d'Abidjan avec le soutien de l'Université de Zürich, témoigne, au regard même de son titre, d'une grande ambition théorique et d'une somme d'observations et de réflexions conséquentes (547 pages avec la bibliographie). Précisons d'emblée que cet ouvrage n'est pas un traité d'économie de « l'espace saturé » des sociétés agraires, pas même d'économie « morale », peut-être un peu d'économie symbolique et psychique, puisque la formation de l'auteur le conduit à de longs développements sur l'inconscient social de la sorcellerie comme « système » culturel.
- 2 Le terrain d'enquête s'étale sur près de six années (1994-2004) et parcourt sur un mode à la fois stationnaire (Bonnoua, Bouaké, Abidjan) et itinérant (Mali, Burkina Faso, Guinée) des réseaux locaux de consultation divinatoire et thérapeutique, marqués par quelques figures de devins-guérisseurs, de « féticheuses » ou de « prêtresses » de cultes de possession. Coulibally, le féticheur, et Clémentine, « la prêtresse des esprits », offrent des points forts d'accrochage dans cette ethnographie faite d'occasions, de voyages et de rencontres, au temps long et incertain et où la relation à l'autre africain passe essentiellement par le compagnon de route, le guide, l'interprète ou l'initié. Ces chemins de traverses et de vadrouilles sont peu propices à l'intimité culturelle et à l'implication de l'ethnographe dans les affaires villageoises et familiales qui sont les ressorts de l'économie classique de la sorcellerie. Seules les deux études de cas de

l'histoire familiale et personnelle de Coulibally et de Clémentine permettent de partager le réseau en étoile des liens de la dette familiale, les secrets généalogiques et surtout les jalousies fraternelles en matière de fécondité ou de réussite sociale.

- 3 Mais le cercle intime du journal de voyage et d'enquête s'élargit du fait même que l'ethnologue néophyte (retenant la leçon : « qu'il faut au moins un sujet ») s'attache par principe à occuper la position de consultant et se soumet régulièrement aux révélations des cauris sur les sources de son propre mal-être personnel et de ses impasses, ainsi qu'aux consignes d'ablutions, breuvages et sacrifices de poulet, sans oublier bien sûr d'en payer le prix fort (comme il se doit pour un Blanc de passage). Le temps de cette « recherche consultante » mêle donc constamment l'élucidation des affaires des autres et les soucis de soi (ou de la compagne) : la maladie de la grand-mère, les déboires amoureux et la rancœur d'une ex-compagne présumée sorcière, l'attente de la bourse de recherche et la perversité du collègue de travail et, même, les combines du guérisseur féticheur. L'amitié et l'intimité des relations entretenues avec les « informateurs » initiés encouragent d'ailleurs cet entrelacement et cette résonance des analyses de soi et de l'autre en situation.
- 4 Le genre narratif du journal est devenu un classique des publications des apprentis ethnologues, et ces cinq cents pages se situent quelque part entre *Corps pour corps* et *Les mots, la mort les sorts*, de Jeanne Favret-Saada¹. Le récit décousu et morcelé, au jour le jour, des déplacements différés, des rendez-vous manqués et des empêchements rituels, des ajustements des objets sacrificiels et des marchandages sur le prix à payer, forme la trame répétitive du quotidien de l'enquête où, comme on le sait, il ne se passe rien que l'épreuve initiatique de l'attente. Sauf qu'on y vit dans son corps et ses esprits tout le poids des promesses non tenues du monde des Blancs, de l'insécurité vitale, de la dette de sang, et l'enjeu du don comme pouvoir sur l'autre. Le chemin de croix de ce jeune chercheur donneur lui coûte cher et le met régulièrement en péril : on n'en a jamais fini de donner. Mais ce qui est le plus éprouvant, c'est cette surréalité des situations ordinaires qui dépasse l'entendement et même la fiction, engendrant les plus banales des questions classiques : « La sorcellerie ça existe ? » « Et si les esprits existaient vraiment ? » « Ce bluffeur, ce charlatan, de Coulibally se ment-il à lui-même ? croit-il à ce qu'il raconte ? » ; « La grand-mère est-elle responsable ? » Autant d'interrogations qui restent des énigmes : « La question que l'on me pose toujours, à savoir si je crois en la magie, en la sorcellerie, si cela fonctionne, demeure sans réponse après des années de recherche » (p. 406).
- 5 Et l'anthropologie dans tout cela ? Chemin faisant, l'analyste pratiquant la subjectivation sort du monde de ses affects et de ses rêves, et de ses spéculations, pour se faire dire quelques vérités sur lui-même, en « plein dans le mille », comme savent le faire avec leurs intuitions de bon sens les fins psychologues que sont les consultant.e.s. L'ethnologue trouve enfin Clémentine, « sa psychologue » : « Tu as peur quand tu écris » (p. 150). L'autoanalyse de ses affaires étudiantes, familiales ou amoureuses, ou de ses déboires d'enquête, laisse place néanmoins, par moments, à l'ethnographie des rituels. Le récit s'ouvre sur des plages de cohérence descriptive qui offrent des provisions de matériaux notamment sur les séquences de consultation, le répertoire des prescriptions et les ressources pharmacologiques. L'art du devin-guérisseur, appelé couramment « féticheur » (ce qui souligne son ambivalence), relève sans doute d'un savoir-faire transmis et accumulé, mais l'inspiration visionnaire ou le coup de pouce de Dieu ou d'Allah supplée si nécessaire aux défaillances du fétiche. Pour autant,

l'ethnologue voyageur passe complètement à côté ou ignore délibérément le travail de Dieu des « petits prophètes » de villages ou des pasteurs guérisseurs qui perturbent l'espace « traditionnel » de la consultation et de la « voyance » : de Bonoua à Bouaké, de Ferkessedougou jusqu'à Mopti, difficile d'ignorer, même en milieu rural, les visionnaires des parvis des églises du Christianisme Céleste, les enclos des églises harristes. Seuls les griots et les marabouts ont droit à la considération de l'altérité culturelle.

- 6 Dans sa quête d'initiation, suite logique des chemins de la consultation, l'étudiant apprenti sera pris en charge par Clémentine, une initiée initiatrice, entourée de nombreuses sœurs, membres d'un culte de possession avec ses performances codifiées et ses grades. Cette jeune femme attachante et maternante, qui se dit et se perçoit comme une « psychologue », a sa clientèle locale et transnationale et « voyage » régulièrement en Europe pour quelques consultations. Sa participation impose à l'enquête un changement d'échelle et de cadrage qui aurait pu conduire l'ethnologue psychologue à retrouver Clémentine en Suisse, à sa demande. Et c'est là que le terrain circulatoire de notre ethnologue révèle, à notre sens, ses frontières ou ses œillères. Sur le plan local et régional, la culture ethnologique ivoirienne très fragmentaire de l'initié apprenti l'empêche de prendre toute la mesure du champ thérapeutique et religieux dans lequel son parcours s'inscrit, comme on le voit, dans sa rencontre d'une société d'initiation bien connue dont il nous dévoile quelques séquences de danses de possession au cœur de la clairière et du village. L'étude « contemporaine » de Véronique Duchesne sur les Boson et initiés en terre anyi², dans le pays akan, menée en 1990-1997, juste avant la période couverte par D. Signer, est bien citée dans la bibliographie, mais le travail ethnographique et ethnologique intensif publié dans *Le cercle de kaolin* ramène à leur juste place les « révélations » partagées par notre voyageur.
- 7 On ne peut pour autant faire le reproche à l'auteur d'une culture anthropologique autodidacte défailante, avec ses « trous de savoir » et ses points aveugles. L'ouvrage rejoint son ambition et son objet (l'économie ou la logique de la sorcellerie) par ses lectures et la littérature qu'il maîtrise. Les notes itinérantes des soirées du chercheur sont parsemées, sinon saturées, de références théoriques multiples. La posture réflexive est première, et nourrit constamment les observations les plus anecdotiques et les spéculations les plus sophistiquées. Les dits des grands auteurs : Augé, Derrida, Freud et Lacan, sont convoqués dans un séminaire permanent, quelque peu « spéculaire », associant le divan du psychanalyste et les objets fétiches de la salle du devin, pour prolonger le dialogue avec les principaux interlocuteurs : Coulibally et autres (par exemple, p. 281). L'auteur avoue avoir « été de plus en plus happé dans un entrelacs souterrain de renvois, de communications et d'échos. Un rhizome ou un tissu mycélien d'associations subconscientes, subliminales presque » (p. 105). De là à se laisser piéger par le « système » et le soupçon d'ensorcellement en situation de répétition des déboires personnels ou de mauvaises nouvelles, il n'y a qu'un pas. Le scénario est connu (p. 404).
- 8 Cela dit, les leçons d'anthropologie de la sorcellerie qui parsèment le parcours et que synthétise la montée en généralité qui conclut l'ouvrage (« La sorcellerie comme élément de la culture ») relèvent d'un éclectisme cohérent et maîtrisé, de remarques stimulantes et souvent pertinentes, nourries d'une expérience personnelle et de préoccupations existentielles. Le noyau anthropologique du système sorcellaire, sa

cohérence et sa plasticité est, à vrai dire, très « classique » et principalement inspiré, imprégné, des lectures de Marc Augé, qui rejoint ici dans l'esprit de l'auteur, et non sans malentendu (p. 452), les thèses de l'essayiste et économiste de « l'ajustement culturel », Etounga Manguelle³. On y retrouve les analyses des relations ambivalentes du féticheur et du sorcier, l'ambiguïté et la réversibilité des places et des rôles, et surtout l'espace de jeu qu'offre, selon Marc Augé, l'écart entre le soupçon des hommes forts et l'accusation des petits jaloux. L'ethno-psychologue retient également, en passant, l'injonction paradoxale du « devoir d'amour » soulignée par Suzanne Lallemand (p. 411), ou les déplacements de l'Œdipe africain en termes de rivalité fratricide répondant au défi de l'ancêtre inégalable mis en évidence au sein de la clinique par Marie-Cécile et Edmond Ortigues. Les préoccupations ethno-psychanalytiques de l'auteur sur le transfert, la projection, dans les relations « imaginaires » entre sorcier et ensorcelé, oublient cependant la leçon essentielle du couple Ortigues qui fait de la pratique analytique la condition de pertinence de l'interprétation culturelle des énoncés du sujet confronté à sa parole en situation d'interlocution⁴.

- 9 Le narcissisme de l'auto-analyse du sujet ethnologue cohabite ici avec des éléments d'analyse « systémique » qui reprennent les thèses de Marwick sur les impasses du changement social⁵ et les inhibitions du désir de réussite freiné dans une société nivelée, « étêtée », contrôlée par les vieux et les chefs. On y trouve même le vécu au quotidien du « totalitarisme de l'hospitalité » et des injonctions de la logique du don : celui qui ne donne pas ou qui ne rend pas est voué à être ensorcelé. Les thèses de la sorcellerie comme expression de sociétés lignagères à la fois « égalitaires » et « totalitaires » (p. 30), au sens « idéologique » que le jeune Marc Augé a pu développer dans ses travaux sur les Alladian, sont évoquées sinon reprises sans complexe. La métaphore des gratte-ciel qui s'élèvent dans le ciel d'Abidjan en provoquant les dieux et l'ordre social s'est d'abord répandue dans les villages ivoiriens à l'époque coloniale à travers la parabole des « maisons à étages » stigmatisant les « arrivistes », l'occasion pour l'auteur d'un rare moment d'économie sur les sociétés ouvertes et les sociétés fermées « à économie zéro », où : « chaque profit d'un des membres est envisagé comme une perte pour un autre » (p. 420).
- 10 L'économie du « complexe de sorcellerie » selon D. Signer est solidaire de la thèse qui veut que la sorcellerie est constitutive de l'inconscient social et culturel de sociétés où la personnalisation extrême des relations sociales conduit à interroger tout ce qui arrive en rapport avec autrui. La peur viscérale de l'autre qui vous envie et vous persécute se greffe sur les inégalités de réussite ou s'exprime en rivalité politique mais dans ce système, il n'y a pas de place pour quelques « responsables » car tout le monde y participe — les petits comme les grands, par le soupçon ou l'accusation, en situation d'accusé ou d'accusateur — à la reproduction du système. Et, pourtant, l'inspirateur éclairé Etounga Manguel, entrepreneur engagé et militant, interpelle les acteurs politiques des États sur le handicap que représente cette idéologie passéiste pour le développement de la « culture d'entreprise », la prise de risque et le désir d'ascension sociale. Il faut en finir avec l'idée que « c'est dans le nivellement que l'on est le mieux protégé contre le soupçon de sorcellerie » (p. 456).
- 11 Dans cette fin des années 1990 où se déroule le temps de l'enquête, la scène politique ivoirienne est lointaine, sinon absente. L'incendie du marché de Bouaké est bien attribué au maire qui veut « nettoyer » les lieux, mais l'observateur ne rencontre aucun

de ces hommes forts ou « sorciers politiques », ni ces prophètes de la délivrance d'une Côte d'Ivoire malade qu'il faut guérir de ses démons ethniques ou autres. Les prémisses des guerres « mystiques »⁶ et de la chasse aux sorcières ne se font pas entendre dans les consultations divinatoires ou les trances des prêtresses des esprits. Et pourtant, dans les années 2000, la scène politique de la Côte d'Ivoire, du charnier de Yopougon à la partition du camp de Bouaké, se mue en un théâtre politico-religieux dominé par la guerre contre le Malin, l'éradication de l'Autre diabolisé, le musulman du Nord. Le retour sur le terrain ivoirien dans cette période où le pays est voué à la délivrance des maux par les hommes de Dieu et un Président « chrétien » évangélique, ne conduit pas l'observateur voyageur Signer à prendre en compte les brèches de la logique païenne, animiste ou « chrétienne primaire » (p. 439), ni leurs défaillances en matière de protection et de « blindage ». Les œillères ethnologiques ignorent surtout l'émergence de l'idéologie nouvelle de l'éloge de la réussite individuelle, de la richesse comme bénédiction de Dieu, qui se fait entendre et qui fait clairement des pauvres, des petits, des envieux (et des vieux des villages) des « méchants », des mal aimés de Dieu, des « diables » qui alimentent le doute sur les vertus de la Puissance de Dieu et de ses promesses de réussite. Dans ces prédications, des pasteursaturent les discours politiques du moment, l'économie de la sorcellerie se transmue en diabolologie. D'une certaine façon, c'est encore la matrice de la sorcellerie qui opère en se retournant sur elle-même, en misant sur sa plasticité, mais non sans rupture avec la culture de la solidarité familiale et du totalitarisme du « nivellement ». Entretemps, les gratte-ciel se sont multipliés, la jeunesse scolarisée et étudiante rêve d'ascension sociale, et les entrepreneurs, y compris les pasteurs, stationnent ostensiblement leur 4 x 4 devant les temples ou les églises pour se libérer et se protéger de la jalousie des envieux. L'ajustement « culturel » de la nouvelle économie morale prônée par les « économistes » est à l'œuvre.

NOTES

1. J. FAVRET-SAADA, *Les Mots, la Mort, les Sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1977 ; *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981.
2. V. DUCHESNE, *Le cercle de kaolin, Boson et initiés en Côte d'Ivoire*, Paris, Institut d'ethnologie, 1996.
3. E. MANGUELLE, *L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel ?*, Ivry-sur-Seine, Éditions nouvelles du Sud, 1991.
4. M. C. & E. ORTIGUES, *Ædipe africain*, Paris, Plon, 1966.
5. M. MARWICK, « The Sociology of Sorcery in a Central African Tribe », in J. MIDDLETON (ed.), *Magic, Witchcraft and Curing*, London, Texas Press, 1967.
6. M. MIRAN-GUYON, *Guerres mystiques en Côte d'Ivoire*, Paris, Karthala, 2015.